L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 26 avril 1909.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	76	24
Midi.....	82	28
3 P. M.....	84	29
6 P. M.....	82	28

LE CRIME SOUS SA FORME LA PLUS HIDEUSE.

Dans le crime, comme dans la vertu, il y a des degrés. L'attentat commis à la Cathédrale St. Louis dimanche dernier est inqualifiable ; assurément il faut le ranger dans cette catégorie de crimes, dont on ne s'explique pas le motif, et que commettent des gens chez lesquels l'esprit déséquilibré n'a plus la raison pour le guider, pour l'éclairer.

Quel incident eut pu créer un plus grand émoi en ville que cette explosion d'une bombe de dynamite dans l'église à laquelle notre population est le plus attachée, dans ce lieu de recueillement et de prière, où le croyant va, le cœur contrit, plein de repentir, demander le pardon de ses fautes ; où l'incroyant se découvre avec le plus profond respect, touché qu'il est, pénétré qu'il se sent du caractère imposant de ce sanctuaire et de tout ce qui l'entoure.

La police s'emparera-t-elle du coupable ? et la justice aura-t-elle toute la sévérité que réclame le châtiment d'un aussi démoniaque forfait ? le public se le demande.

La nature de l'attentat et les circonstances entourant son exécution rendent impénétrable le mystérieux dessein du coupable. A quel sentiment a-t-il bien pu obéir ? à la haine, à la jalousie?... toutes les hypothèses sont possibles ; mais quelqu'ait été son sentiment, une inspiration infernale seule pouvait le pousser à commettre un acte d'une telle témérité. La Providence, fort heureusement, a permis qu'à l'heure ou le criminel lançait sa bombe, il n'y eût personne au pied des autels.

Et l'audace de ce forcené a été d'autant plus grande qu'il s'est livré à son geste, presque sous les yeux de la police et en plein jour.

On ne peut se défendre d'une sensation de malaise en songeant que les assassins, dédaigneux des lois et de tout ce qui est digne de respect, peuvent, par leurs coups mal dirigés, atteindre d'innocentes victimes.

Fête Littéraire et Artistique de l'Athénée Louisianais.

M. Lionel C. Durel lauréat du concours de 1908-1909.

—:o:—

Comme toutes les fêtes que donne l'Athénée Louisianais, celle de dimanche dernier a été brillante ; elle avait réuni dans la salle de l'Union française un monde nombreux et élégant.

A l'intérêt qu'inspirait cette fête par son caractère littéraire, car le nom du lauréat du dernier concours devait y être révélé, s'ajoutait celui d'un concert charmant où se feraient entendre des amateurs et des artistes dont les talents divers sont appréciés.

A l'heure convenue, les membres de l'Athénée, précédés de leur président, M. le Prof. Alcée Fortier et du Consul de France, M. Véran Dejoux, se sont rendus sur la scène où des sièges leur avaient été réservés. MM. Albert Breton, Chas. F. Claiborne, Jos. A. Breaux, M. Lafargue, Fortuné Jaubert, Dr L. G. Le Beuf, Sébastian Roy, W. J. Waguespack, Ferdinand Larue, Chas. Vatinel, Emile S. Ecuyer et Chester W. Browne.

M. ALCEE FORTIER,
Président.

M. Fortier, prenant la parole, s'est exprimé ainsi :

Mesdames et Messieurs,

Je suis heureux de vous souhaiter encore une fois la bienvenue à la fête littéraire et artistique que donne chaque année l'Athénée Louisianais. A presque toutes les séances de notre société, nous invitons nos amis et toutes les personnes qui s'intéressent à notre œuvre, mais tous les ans nous avons une séance publique à l'occasion de notre concours, et nous considérons cette séance notre grandre fête littéraire et artistique. Le public éclairé de notre ville a toujours répondu en grand nombre à notre invitation et a donné ainsi son approbation à l'œuvre que poursuit notre société depuis plus de trente-trois ans.

Il est bon de répéter ici que ce fut en janvier 1876 que fut fondé l'Athénée Louisianais. Quelques mois auparavant le Dr. Alfred Mercier avait conçu l'idée d'établir une société dont le but principal serait de maintenir dans notre état la langue si belle, si claire et si douce que parlaient les fondateurs de la Louisiane et leurs enfants. Je ne referai pas ici l'historique de l'Athénée Louisianais, mais j'aime à rappeler dans cette salle le nom de l'homme excellent et érudit qui fonda notre société, le Dr. Alfred Mercier.

Selon l'heureuse expression de notre collègue, M. le Dr Castellanos, "l'Athénée est une famille", et nous conserverons toujours le souvenir des membres de notre famille que la mort nous a enlevés. Nous avons eu à déplorer cette année la perte d'un ami dévoué, M. Lucien Soniat du Fossat, dont le nom s'ajoute à la longue liste de ceux de nos collègues décédés que nous n'oublierons jamais. Nos aînés ont disparu et nous ont légué leur œuvre, de même que nous la léguerons à nôtre, à notre tour, à de plus jeunes que nous. L'homme est mortel, mais son idée survit, quand elle est noble et belle.

Dans la Louisiane, ancienne colonie française, nous ne voulons pas nous rappeler seulement l'histoire de la France de l'ancien régime, de la France de Louis XIV et de Louis XV, de la France du XVIIe et du XVIIIe siècle. Nous voulons étudier l'histoire du peuple français moderne, de ses institutions politiques et sociales, de sa littérature. Nous voulons connaître la France du XIXe siècle et celle de ce vingtième siècle qui n'a pas encore neuf ans, mais qui a déjà accompli tant de grandes choses. Il est difficile de juger les contemporains, et nous ne pouvons dire avec toute certitude qu'il y ait à présent en France un Molière, un Corneille, un Racine, un Lamartine, un Musset, ou un Victor Hugo, mais jamais, dans toute son histoire, la France n'a produit un aussi grand nombre d'œuvres fines, charmantes, empreintes d'une observation si exacte de la vie. Jamais la littérature française n'a été plus humaine, et, par conséquent, plus intéressante.

Les historiens font de fortes études et nous racontent avec clarté ce qu'ils ont appris ; les critiques apprécient les œuvres littéraires de la manière la plus précieuse; les poètes écrivent des vers tantôt gracieux, tantôt forts, mais toujours harmonieux ; les romanciers et les dramaturges nous présentent des hommes et des femmes bien vivants ; et toutes ces productions de la littérature française contemporaine sont claires, sont intéressantes, sont bien écrites. Les écrivains ne sont plus d'aucune école ; chacun a sa propre personnalité, mais tous ont en commun ces grandes qualités de l'esprit français que j'aime à rappeler : l'ordre, la clarté, la raison.

Parmi les plus célèbres des auteurs français de la fin du XIXe siècle et du commencement du XXe nous pouvons nommer François Coppée. Il mourut le 23 mars 1908 ; et l'Athénée Louisianais a voulu honorer sa mémoire en prenant sa vie et ses œuvres pour sujet du concours de 1908-1909. Notre choix a été heureux, mesdames et messieurs, car le concours de cette année a été un grand succès. Nous avons reçu cinq manuscrits, dont je parlerai brièvement au nom du comité d'examen composé de Messieurs Joseph A. Breaux, Emile Rost, Edgar Grima, Ferdinand Larue, Hugues J. de Lavergne, et du secrétaire et du président de l'Athénée.

"Par le travail et la foi" : Ce manuscrit nous a intéressés, et l'auteur a fait preuve d'originalité dans son appréciation de l'œuvre de Coppée. Le style a de la force, mais nous regrettons que la langue ne réponde pas à la pensée qui est exprimée généralement avec justesse. Un grand nombre de fautes françaises ont enlevé au manuscrit toute chance d'être couronné.

"Mon verre est petit, mais je bois dans mon verre" : Lorsque Alfred de Musset écrivait les mots que nous venons de citer, il voulait dire que son œuvre était bien à lui et qu'il n'avait imité personne. Nous ne saurions en dire autant du manuscrit dont nous parlons en ce moment. La plus grande partie de ce travail n'est qu'un résumé, presque une copie d'une conférence sur Coppée faite par le président de l'Athénée Louisianais, et publiée il y a quelques années. Quand on fait une étude littéraire il est bon de savoir quelle est l'opinion des critiques, et l'on peut même partager cette opinion, mais il faut que l'on ait au moins une langue à soi pour exprimer sa pensée.

"Qui donne aux pauvres prête à Dieu" : Ce manuscrit a du mérite ; il est bien écrit, il est intéressant, et il donne une bonne idée de l'œuvre de Coppée. Il est cependant, moins complet que les deux derniers manuscrits dont je vais parler. Le comité lui décerne avec plaisir une mention honorable.

Le manuscrit qui a pour devise l'acrostiche du nom de Coppée mérite aussi une mention honorable. C'est une étude consciencieuse, où se trouvent, cependant, quelques fautes de langue, sur lesquelles nous désirons appeler l'attention de l'auteur. Celui-ci a des idées bien à lui, et son travail a un cachet d'indépendance et d'originalité dont nous lui faisons compliment.

"Errare humanum est" : Voilà un excellent travail, une monographie complète de l'œuvre du prosateur et du poète. L'auteur a fait preuve d'un labeur immense et a étudié son sujet à fond. Il le traite avec l'ordre qui provient d'un esprit bien discipliné. Il donne d'abord une biographie nette et concise de Coppée, et analyse ensuite toutes ses œuvres en prose et en vers. Le comité d'examen, d'une voix unanime, décerne la médaille d'or et le prix de cinquante dollars en espèces à l'auteur du manuscrit dont la devise est "Errare humanum est". La lecture que vous fera bientôt M. Rouen d'extraits de cette étude sur Coppée vous fera voir, nous l'espérons, que quoique humains, nous n'avons pas erré dans notre jugement.

Le résultat du concours de 1908-1909 est éminemment satisfaisant. Nous remercions les personnes qui ont pris part à cette joute littéraire et qui nous ont témoigné leur confiance. Nous les engageons à concourir de nouveau, en leur rappelant que Napoléon a dit : "le mot "impossible" n'est pas français". Que les concurrents se souviennent aussi du précepte latin : "labor improbus omnia vincit", "un labeur acharné vaincs tous les obstacles".

Merci encore, Mesdames et Messieurs, pour votre présence ici aujourd'hui. Votre sympathie nous est un appui précieux, un gage de succès pour l'œuvre de l'Athénée Louisianais, groupe de l'Alliance Française à la Nouvelle-Orléans.

Le discours de M. Fortier a été suivi du concert qu'a ouvert Mme Jeanne Dupuy-Harrison par le chant d'une romance de Gounod, "Tu m'aimes", romance détaillée avec infiniment de goût. Puis, successivement, ont été applaudis M. Charles Worms, M. H. Kernion et le Cercle Polyhmnia, M. Pierre Blanchard, Mlle Selika Daboval, M. Henri Wehrmann, Mme J. M. Gehl et encore le Cercle Polyhmnia.

Un des intéressants numéros du programme a été la lecture de quelques extraits du manuscrit couronné.

L'auteur y fait voir qu'il est absolument maître de son sujet : François Coppée et ses œuvres. Après avoir donné une courte biographie de celui que l'on a appelé le Poète des Humbles, rappelant son origine, il parle de ses débuts dans la carrière littéraire, de son souple et fin talent et surtout de la diversité, de ce talent, car Coppée s'est essayé à tous les genres, et dans tous il a obtenu de retentissants succès.

M. BUSSIERE ROUEN,
Secrétaire Perpétuel.

M. Bussière Rouen, secrétaire perpétuel de l'Athénée s'acquitte très heureusement de l'agréable tâche qu'il a acceptée de donner lecture de quelques pages du manuscrit ; il en a choisi les pages les plus savoureuses et en fait admirer toutes les beautés.

Ce n'est qu'à la fin de la séance que M. Fortier a fait connaître, d'abord, l'épigraphe de l'auteur du manuscrit : *Errare humanum est*, puis son nom, M. Lionel C. Durel. Il a assuré que seuls, les membres du comité avaient lu les manuscrits pour en apprécier la valeur, et connaissaient le nom du lauréat ; il a expliqué le *modus operandi*, la façon de procéder du comité, afin d'apporter dans son travail la plus scrupuleuse impartialité.

M. Durel qui se trouvait dans la salle, a été conduit sur la scène par M. B. Rouen et le Dr. Le Beuf, et là, a été salué par les applaudissements de toute la salle. En accrochant la médaille à la boutonnière de M. Durel et en lui remettant le prix qu'il avait si bien mérité, M. Fortier lui a adressé ses plus chaleureuses félicitations.

— M. LIONEL C. DUREL.

M. Durel est un élève de nos écoles publiques ; ses études à l'Ecole Supérieure furent particulièrement brillantes. A l'Université Tulane dont il suivit les cours, il reçut le degré de Bachelier ès Arts et fut, peu de temps après, nommé professeur de langue française à cette même Ecole Supérieure sur les bancs de laquelle il s'était fait remarquer. C'est un homme d'une modestie très grande ; il appartient à une des familles les plus honorées du pays, et a épousé une demoiselle Guinault, fille de notre très sympathique concitoyen et ami, M. Geo. Guinault.

Voici les noms des lauréats de l'Athénée :

1878. Alcée Fortier, 1er prix ; Fréderick Friès, 2nd prix.
1879. Frederick Friès, prix des hommes ; Mme Armand Cousin, prix des dames.
1880. M. James S. Hosmer.
1881. Dr O. Huard, prix des hommes ; Mme Edouard Fortin, prix des dames.
1882. Bussière Rouen, prix des hommes ; Mlle Arcadie Villeré, prix des dames.

Un seul prix depuis cette époque :

1883. Mlle Noélie Hart.
1884. J. Maxime Querouze.
1885. Mlle Ermance Robert.
1886. Gaston Doussan.
1887. Mme Eulalie L. T. Aleix.
1888. Pas de médaille.
1889. Mlle Thérésa Bernard, Mme S. de la Houssaye, le prix divisé 2 médailles.
1890. Mlle Gabrielle Tarlton.
1891. Pas de Médaille.
1892. " " "
1893. Mlle Marie Dumestre.
1894. Mlle Marie Thiberge.
1895. Mlle Justina Lafitte.
1896. Pas de médaille.
1897. Rév. A. J. Maitrait.
1898. Dr Louis G. Le Beuf.
1899. Pas de médaille.
1900. M. Henri Dubos.
1901. Mlle Louise Asenath Genella.
1903. Jean Badoil et Mme W. J. Sheldon, prix est divisé, 2 médailles.
1904. Mme Jeanne Dupuy Harrison.
1905. Pas de médaille.
1906-1907. Pas de médaille.
1907-1908 Pas de médaille.
1908-1909. Lionel C. Durel.

Le programme de la fête a été exécuté dans l'ordre suivant :

1. Allocution et Rapport du Comité d'examen, M. le Professeur Alcée Fortier, Président.
2. "Tu m'aimes" .....Gounod
Madame Jeanne Dupuy Harrison.
3. "Stances de Lakmé"....Delibes
M. Charles Worms.
4. "Sanctus" (Solo et chœur) .....Gounod
M. Alfred H. Kernion et le "Cercle Polyhmnia".
5. Extraits du manuscrit couronné, M. Bussière Rouen.
6. "Sérénade du printemps".....Wehrmann
M. Pierre Blanchard.
7. "Extase".....Wehrmann
Mlle Sélika Daboval.
8. "Légende" (Solo de violon).....Illinsky
M. Henri Wehrmann.
9. "Gallia" (Solo et chœur) Gounod
Madame J. M. Gehl et le "Cercle Polyhmnia".
10. Présentation de la Médaille d'or et du Prix.

Accompagnatrices : Mlles M. V. Moloney et Lucie Bouligny ; Violoniste : M. Henri Wehrmann. Directrice Musicale du Cercle Polyhymnia : Madame Thérésa Cannon Buckley.

COMITÉ DE RÉCEPTION.

George A. Hoffman, Jr., Président, Gaston O. Becnel, Thomas Devlin, Henry Harris, Raoul Michel, Henry Stouse, Jr., Vincent Villa, Burt. Williams.

Le violon mécanique.

Le violon mécanique nous manquait. Un M. Mills vient de l'inventer. C'est comme le pianola et autres outils d'art, un instrument qui avale des cartons troués et qui rend, en échange, du rêve et de l'infini. Il est à base d'électricité. Chaque trou livre passage au courant qui, à l'aide d'un électro-aimant, abaisse sur la corde un doigt artificiel et, en même temps, fait mouvoir l'archet. Cet archet est la partie la plus ingénieuse du système : il se compose d'autant de petites roues qu'il y a de cordes à l'instrument ; chaque roue est colophanée ; à l'appel de l'électricité, elle frotte la corde jusqu'à ce qu'on l'arrête et avec la douceur ou la force, la morbidesse ou la passion qu'exige le courant. M. Mills ne s'est pas contenté des quatre cordes du violon ; il y a joint celles de l'alto et celles de la basse, ce qui fait qu'un seul appareil suffit à donner, après divers soli, les joies du quatuor. Quelle variété dans le répertoire ! Une sonate de Bach, "Harold en Italie, la Fileuse" de Popper, le treizième de Beethoven, ces plaisirs qui veulent tant d'artistes, tant d'études, tant de répétitions et tant d'exactitude, chaque dilettante les aura sous la main. Nul doute que l'appareil n'arrive à reproduire le jeu des virtuoses célèbres, comme le phonographe enregistre pour la postérité les sublimes accents de nos ténors en vogue. Un coup de commutateur et voici le quatuor de Franck interprété tour à tour par Yesïe, par Capet, par Parent. Et l'on dit que l'instrument est une fort jolie boîte, décorée de peintures, qui, charmant les oreilles, enchante aussi les yeux.

Congrès des Suffragettes.

Londres, 26 avril.—Le cinquième congrès de l'Alliance du Suffrage International des Femmes a été ouvert à Londres aujourd'hui sous la présidence de Mme Carrie Chapinau-Catt. La bienvenue a été souhaitée aux deux déléguées au nom des suffragettes Anglaises par Mme Millicent Garrett Fawcett.

La session du matin a été consacrée aux affaires.

—o—

La situation à Constantinople

Constantinople, 26 avril.—Ce matin le Grand Vizir Tewfik Pacha, a envoyé au Sultan la démission du Cabinet. Cette décision a été immédiatement communiquée au Parlement.

La ville est calme et reprend graduellement son aspect normal. Le Parlement sera très probablement appelé à régler dans un jour ou deux d'une manière définitive, le sort du Sultan.

C'est incontestablement Schefket Pacha, le commandant en chef des forces constitutionnelles qui est l'homme du moment.

Les membres influents du parti Jeune Turc sont tous en faveur de sa nomination au poste de Grand Vizir, et la majorité du Parlement paraît disposée à supporter sa candidature.

Schefket Pacha est un arabe, originaire de Bagdad. Il a vécu pendant plus de dix ans en Europe occidentale, et a reçu son éducation militaire en Allemagne.

Si le Sultan est forcé d'abdiquer la couronne sera très probablement offerte à son père Mohammed Reschard Effendi, un prince aux tendances libérales.

Un conseil de guerre qui a siégé dans la matinée a condamné cinq mutins à mort ; ils ont été immédiatement fusillés. Un officier de la garde impériale d'Yldiz a avoué qu'on lui avait versé une somme de 6,500 dollars, pour obtenir sa participation lors du récent soulèvement.

Les arrestations de réactionnaires et d'étudiants en théologie se poursuivent toujours.

On estime que plus de 4,000 personnes ont été mises sous les verrous depuis l'occupation de la ville par les troupes de Schefket Pacha.

—o—

Revue de deux flottes.

Villefranche, France, 26 avril—Le président Fallières et le duc de Gênes ont passé en revue aujourd'hui au large de Villefranche les flottes combinées de la France et de l'Italie qui sont actuellement dans ce port. Dix-sept cuirassés français et quatre navires de guerre italiens ont pris part aux manœuvres.

L'escadre italienne a été envoyée au devant de M. Fallières en souvenir de l'aide que la France a donné à l'Italie dans sa lutte pour acquérir son indépendance.

C'est aujourd'hui le quinzième anniversaire de l'arrivée des Français dans le Piémont.

—o—

Une exécution.

Auburn, N. Y., 26 avril—Percy Hill a été électrocuté dans la prison d'Auburn à 6:13 ce matin. Deux chocs donnés dans l'espace d'une seule minute ont suffi pour produire la mort.

Hill étant ivre avait assassiné sa cousine, Chloé Hancoc, âgée de dix huit ans, près de Cuba, comté Allegheny, le 18 mars 1908

Hill était le dernier membre de sa famille. Il avait joui d'une bonne réputation jusqu'au jour où il commit ce crime que la famille de la jeune fille lui avait pardonné.

Il écrivit une longue lettre à Mme Hancock hier soir.

—:o:—

En route pour l'Amérique.

Berlin 26 avril—Madame Schumann-Heink, la chanteuse d'opéra a quitté Hambourg hier à bord du steamer Bluecher à destination de New York, ses engagements en Allemagne, en France et en Belgique ayant été résiliés sur l'avis de ses médecins. Mme Schumann Heink va se reposer avant de commencer à remplir ses engagements d'automne aux Etats Unis.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 23 Commencé le 1er avril 1909

L'ARGENT ET L'AMOUR

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JACQUES BRIENNE

DEUXIÈME PARTIE

Le Passé D'une Mère

I

(*Suite.*)

Elle s'était réveillée en sursaut, blême d'effroi, mouillée de sueur.

Et depuis elle avait les plus sombres pressentiments.

Elle ne put cacher ses terreurs à sa mère :

—Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai peur, lui dit-elle. Il me semble qu'une catastrophe qu'aucune force humaine ne peut plus prévenir est imminente.

" Est-ce à Villefranche, est ce ici que l'orage doit éclater ? je l'ignore.

" Ce que je sais par exemple, c'est que ma pensée, quoi que je fasse, ne peut se détacher de Villefranche. C'est là-bas, j'en suis certaine, que des événements sombres se produisent ou se produiront.

En prononçant ces mots avec une assurance extraordinaire, Marthe s'était levée, transfigurée, comme si par une intuition de l'esprit elle voyait l'événement qu'elle prédisait.

Terrifiée, sa mère la regardait, ne trouvant rien à lui répondre elle qui connaissait déjà le retour de Pierre Mauran.

A ce moment, une bonne entra dans le petit salon, leur apportant le courrier qui venait d'arriver.

Il contenait deux lettres ; sur l'enveloppe de l'une, la comtesse reconnut facilement l'écriture de monsieur de Ribière.

Quant à l'autre, l'écriture lui en était également connue. Elle la prit brusquement et, par un miracle de courage et d'énergie, elle parvint à dire à Marthe ;

—C'est une lettre de la cousine de Paris, je la lirai tout à l'heure.

Et elle la mit dans sa poche.

Dès qu'elle fut seule, elle déchira fébrilement l'enveloppe et et parcourut la lettre.

Elle pâlit et poussa un grand cri.

Elle venait de lire que Pierre Mauran avait retrouvé sa trace .... appris son prétendu mariage avec le comte de Ribière.. et était parti pour Villefranche-de-Provence !

II

Quand il arriva un matin à Villefranche, Pierre Mauran se fit conduire à l'hôtel de France, où il s'inscrivit sous le nom de Pierre Syndon.

Il avait un léger accent étranger ; il était grand et maigre ; l'hôtelier le prit pour un Anglais.

Cette opinion se confirma dans l'esprit de l'honnête commerçant quand il entendit le voyageur lui demander sa meilleure chambre, en ajoutant qu'il parcourait la France pour son plaisir et qu'il ne regardait pas à la dépense.

Un large sourire éclaira la figure joviale de l'hôtelier.

Obséquieux et empressé, il répondit :

—Je vais faire préparer la chambre de monsieur....Certainement. Monsieur sera content .... En attendant, monsieur veut-il entrer dans le salon ?

—Non, je préfère rester quelques instants sur la terrasse.

—Bien, comme monsieur voudra.

Et l'hôtelier s'éloigna, appelant Eugène le garçon, auquel il dit, sur un ton important :

—Vite, vite, préparez la grande chambre du premier ; transportez y les deux fauteuils et la console qui se trouvent dans la pièce voisine.

" Le voyageur qui vient d'arriver est un Anglais.

Eugène hocha la tête d'un geste d'approbation, puis il s'éloigna en murmurant :

—Un Anglais, sapristi !

Et, lui aussi, se frotta les mains.

Ce n'est pas tous les jours que l'on héberge un Anglais à Villefranche-de-Provence.

Pendant ce temps, Pierre Mauran s'était assis sur la terrasse de l'hôtel dans un fauteuil d'osier.

Cette terrasse donnait sur le cours de la République, qui est la voie la plus importante et la plus fréquentée de Villefranche. Des platanes d'une venue superbe l'ombrageaient.

Des hommes, des femmes, passaient, allant à leurs affaires, Pierre Mauran les regardait, l'air un peu effaré. Il pensait :

—Ces gens-là connaissent probablement ma fille, que moi je ne connais pas !

L'homme qui parlait ainsi n'était plus, ni au moral ni au physique, le beau Pierre Mauran, le joyeux viveur qui s'était ruiné et qui avait négligé sa femme et son enfant pour faire la fête.

Au physique, c'était un vieillard ridé et jauni par la maladie. Il n'avait que cinquante ans, mais on lui en aurait donné plus de soixante.

Les privations, le soleil des tropiques et les chagrins vieillissent un homme plus vite que les années.

Au moral, il avait encore plus changé qu'au physique.

On dit que le diable, devenu vieux, se fit ermite ; Pierre Mauran n'avait pas attendu la vieillesse pour redevenir un honnête homme.

Jadis la paresse, le vice, les mauvaises fréquentations l'avaient conduit jusqu'au crime.

Dans une heure de démence et de folie, à la veille de la ruine et pour éviter la catastrophe immédiate, il avait écouté d'une oreille complaisante, s'il ne les avait approuvés, les projets criminels, que lui avait soumis un contremaître ambitieux et capable de tout pour assouvir son ambition.

Et cependant, Pierre Mauran n'avait jamais été ni méchant ni foncièrement mauvais.

Sa première faute avait été d'épouser sans amour, uniquement pour sa fortune, une jeune fille à laquelle il n'avait même pas essayé de s'attacher et dont il avait méconnu la tendresse et l'affection.

Toutes ses autres fautes avaient eu pour cause première celle-là. Il le reconnaissait lui-même à cette heure tragique où il allait essayer de renouer la chaîne du passé.

Pendant vingt ans, il avait expié les erreurs et les criminelles folies de sa jeunesse.

Pendant vingt ans, il avait souffert sans se plaindre, et sans accuser la destinée.

Le remords de ses fautes, le regret de la vie heureuse qu'il aurait pu mener et qu'il avait clairement entrevue, alors qu'il portait la tenue infamante des forçats, l'avait poursuivi après sa sortie du bagne.

Il avait pu se créer une situation nouvelle, car il avait eu la chance de rencontrer au Brésil où il s'était réfugié, un brave homme, un Français, un Alsacien, Etienne Lorbar, émigré après la funeste guerre de 1870.

Cet homme l'avait pris d'abord pour employé, bien que connaissant son passé ; il lui avait ensuite assuré une part de bénéfices dans ses affaires, ce qui lui avait permis de faire fortune en moins de dix ans. Etienne Lorber avait fait plus encore, il lui avait entr'ouvert sa maison, l'avait reçu chez lui.

Cependant Pierre Mauran n'avait jamais été heureux.

Le spectacle qu'il voyait chez Lorber aiguisait ses regrets et ses remords. Celui-ci vivait en bon père de famille, ne pensant qu'à ses enfants, un fils et une fille qu'il adorait et qui emplissaient son logis de joie et de gaieté.

Pierre Mauran ne pouvait s'empêcher de penser que, lui aussi, aurait pu être heureux, aimer Marthe comme Lorber aimait sa fille Fanny.

Mais il avait volontairement renoncé à ce bonheur paisible ; jamais il ne le retrouverait.

Pendant longtemps, il n'eut même pas l'idée que son supplice pourrait avoir une fin.

Il songeait continuellement au passé, à la vie heureuse qu'il aurait pu mener ; il pensait à sa fille, sans espérer qu'il pourrait la revoir jamais.

Un jour la situation de Lorber se modifia. Fanny avait épousé un jeune ingénieur français. Son père se décida alors à quitter le Brétil, à rentrer en France où il désirait terminer sa vie.

Pierre Mauran se désespérais à la pensée qu'il allait rester seul à l'étranger, privé de l'ami fidèle, dévoué, qui l'avait accueilli, encouragé, soutenu à l'époque la plus malheureuse de son existence.

Un jour qu'il exprimait à Lorber les regrets qu'il éprouvait à l'avance à la pensée de le quitter et de rester seul au Brésil, son ancien patron devenu son ami lui dit :

—Mais vous êtes riche maintenant, pourquoi ne rentreriez-